

Erasmus de Rotterdam, *Vie de saint Jérôme*, Traduction et annotation par André Godin, Edition du texte latin par Alexandre Vanautgaerden. Collection Notulae Erasmianae, vol. ix, dirigée par Alexandre Vanautgaerden. Bibliothèque de Genève : Brepols, 2013, 298 pp. ISBN 978-2-503-52843-4.

RECENSION

Marie-Claire Phélippeau
Moreana Editor

La belle collection bilingue Notulae Erasmianae, dont le principe est, à côté d'un essai d'un seizième siècle, d'offrir un texte inédit en français (ou en néerlandais) d'Erasmus en regard du texte latin, vient de publier la *Vie de saint Jérôme* accompagnée d'une introduction par le traducteur, André Godin. L'essai intitulé « Un chef-d'œuvre polyvalent » lance dès la première page cet appel à tous les chercheurs érasmiens : « on attend toujours la parution d'un travail exhaustif sur les rapports entre Erasmus et saint Jérôme, le Père de l'Eglise avec lequel le Rotterdamois a eu, de l'avis général, le plus d'affinités intellectuelles et spirituelles » (9). André Godin annonce que dans « ce chef-d'œuvre biographique » se laisse percevoir « une rencontre d'âmes », tant le parti pris d'Erasmus pour Jérôme est celui d'un frère qui lui ressemble.

Le texte d'Erasmus offre trois périodes, la première consacrée à la méthode de la biographie, passage non inutile où l'auteur annonce qu'il ne cédera pas à l'attrait démodé de ces récits merveilleux que



véhiculait la *Légende dorée* au mépris de la vérité. Ne comptez pas sur Erasme pour reprendre l'histoire du lion à qui Jérôme dans le désert ôta l'épine du pied et qui l'accompagna gentiment tout le reste de sa vie. Ce n'est que légende. Le deuxième temps du livre, strictement narratif, se consacre aux événements de la vie du saint eux-mêmes. La troisième partie s'emploie à réfuter les critiques faites à Jérôme. L'essayiste analyse : « Qualifiée d'*oratio*, la *Hieronymi Stridonensis vita* est bien un discours qui se conforme à des règles oratoires précises. En premier lieu vient la *probatio*, en l'occurrence les travaux et les jours de Jérôme », soit ses ouvrages ainsi que sa vie intègre. « Suit alors, comme l'exige le genre oratoire, une *confutatio*, c'est-à-dire la réfutation des arguments que l'on pourrait opposer » à un biographe trop partial. Ces arguments se résument à deux questions : Jérôme est-il vraiment un saint ? Est-il un grand écrivain ? Erasme devient alors l'avocat de saint Jérôme et plaide sa cause dans la *Vita*. « Par son introduction théorique, Erasme ouvre en effet la voie à la méthode historique et aux principes qui régiront l'hagiographie critique à partir du XVIIe siècle » (19). Cette biographie de la première modernité se montre d'une utilité précieuse pour l'historien, et notamment pour l'historien des mentalités.

L'attitude de l'hagiographe face à son objet est explicitée par Erasme, qui choisit de montrer la vérité dans l'homme imparfait plutôt que de l'embellir de miracles incertains afin d'assurer sa sainteté dans l'opinion du lecteur. « De fait, elle est étonnante cette crédulité populaire, mieux ce je ne sais quoi de profondément inscrit dans le cœur humain, qui accorde plus volontiers d'audience à la fiction qu'à la réalité [*ut ficta libentius audiant quam gesta*] et plutôt qu'à des récits véridiques, ajoute foi à des fables imaginaires et invraisemblables » (77). Erasme redéfinirait-il la sainteté lorsque, parlant des saints, il écrit : « soit qu'on les estime à ce point dépourvus de mérites personnels et familiaux qu'on pense les faire briller grâce aux mensonges d'autrui, ou bien tellement infatués et sottement fanfarons qu'ils se plaisent à parader comme sur un devant de scène, telle la petite corneille d'Esopé, parés de faux mérites, semblables à un

plumage étranger ». Point n'est besoin de recourir aux artifices qui accablent, « alors que la vérité possède toujours son propre visage qu'aucun déguisement ne saurait imiter » (78-79). Et de citer les illustres conteurs, tel Xénophon qui néglige l'exactitude historique pour donner « l'exemple du prince vertueux », ou Hérodote qui ne réussit qu'à « rendre idiots la plupart de ses princes ». On pense à Thomas More qui, pour sa *Vie de Pic*, choisit de traduire dans la *Vita* du neveu du prince italien les seuls traits acceptables pour son œuvre édifiante. Erasme, lui, affirme : « Pour moi, j'estime que rien n'est plus juste que de décrire les saints tels qu'ils furent réellement : même si l'on découvre en leur vie quelque faute, cela aussi se change pour nous en modèle de piété » (81). Erasme prend donc le parti de nous présenter le saint vu par lui-même : « Qui en effet connaîtrait plus exactement Jérôme sinon Jérôme lui-même ? » (84) Le biographe entend par là que le véritable Jérôme est tout entier contenu dans ses écrits. Il poursuit : « et si quelqu'un ne peut avoir de plaisir sans prodiges ni miracles, qu'il lise les livres de Jérôme : on y trouve presque autant de miracles qu'il y a de phrases ». (89)

La partie narrative commence alors : « Jérôme, cet homme extraordinaire, naquit donc l'année 331 de la rédemption, au temps de l'empereur Constantin, dans la place forte de Stridon [...] aux confins de la Dalmatie et de la Pannonie ». (91) André Godin annonce qu'il y a « désaccord sur la date de naissance de Jérôme et qu'Erasme suit la *Chronica minora* de Prosper d'Aquitaine, contestée par la grande majorité des savants actuels, qui la place vers 345 ou 347 ». En hagiographe moderne, Erasme ne cache pas son admiration mais affirme aussi ses incertitudes, par exemple sur les origines sociales d'Eusèbe, le père de Jérôme, s'en tenant fidèlement aux écrits du saint : « D'ailleurs, il n'ajoute rien d'autre, à savoir s'il fut plébéen ou patricien, riche ou pauvre, simple citoyen ou magistrat ». (93) On apprend que le très jeune Jérôme, qui avait appris les lettres grecques et latines pratiquement au berceau, fut envoyé à Rome où les études littéraires étaient demeurées les plus pures : « Aussi n'est-ce pas sans raison que Jérôme se félicite d'avoir quasiment passé toute son

enfance parmi les grammairiens et les rhéteurs » (97). Erasme évoque les auteurs étudiés, les arts libéraux pratiqués, les rencontres importantes que fit le jeune homme, notamment celles de moines, ce qui entraîne le biographe à aborder le destin religieux de son héros. Usant d'un vocabulaire chrétien antique, Erasme semble touché personnellement lorsqu'il déclare : « Il est clair pourtant que Jérôme est né au Christ à Rome et lui a prêté serment » (105), signifiant qu'il y avait reçu le baptême. Suit un rapide panorama sur les voyages de Jérôme, en Gaule, à Trèves, en Syrie, où il visite toutes les bibliothèques et, « tel un marchand actif et insatiable, non pas chargé d'or mais davantage enrichi d'expérience, de littérature et de fervente piété » (107). Ce n'est qu'alors que le jeune homme est confronté à son choix de vie : las de trop de paganisme à Rome et de trop de grossièreté dans son pays natal, Jérôme décide de partir pour la Syrie afin de « s'extraire des pièges du monde pour se laisser recevoir dans la liberté du Christ [*prior mundi laqueis extricatus, in libertatem se recepit Christi*] », imitant le choix de son ami Bononus qui s'était retiré sur une île déserte, plutôt que celui de Pammachius qui « préféra être pris dans les liens du mariage » (115).

Au travers des péripéties géographiques, climatiques, médicales et amicales de Jérôme qui suivent sa décision de se retirer du monde, Erasme aborde le thème de la liberté d'une façon qu'on peut juger étonnante. Par exemple, il compare la liberté totale des femmes du IV^e siècle qui se consacrent au Christ à la geôle des couvents pour femmes du XVI^e. Il est difficile de ne pas voir dans son portrait de Jérôme et dans l'admiration pour le mode de vie solitaire choisi par le saint, une justification des choix personnels d'Erasme, ce qui trahit une empathie particulière entre l'auteur et son héros et donne à la lecture un surcroît d'émotion discrète. Les détails de la vie de Jérôme ne sont cependant jamais explicites. Erasme parle bien de son tempérament fougueux, de ses emportements immodérés, mais les dates des voyages restent assez floues et aucune description n'aide le lecteur à se représenter le personnage dans son environnement. On sait cependant que la réputation du théologien gagna petit à petit tout

le monde méditerranéen, et qu'établi à Bethléem, Jérôme recevait une foule de visiteurs, venus soit pour avoir des éclaircissements sur tel ou tel passage obscure des Ecritures saintes, soit pour prendre conseil auprès du sage afin d'obtenir une règle de vie. Comme promis, les défauts du saint ne sont jamais passés sous silence. Ils sont admis, voire excusés, tant ils témoignent de son humanité.

La troisième partie est consacrée à la réfutation des critiques subies par Jérôme, en premier lieu celles de ses contemporains qui lui menèrent la vie dure, et ensuite celles des contemporains d'Erasmus qui le jugent à posteriori, armés de leurs propres codes anachroniques. Le biographe aiguise alors sa plume de polémiste et défend son alter ego avec force, dans un parti pris assumé, assorti d'une rare éloquence. Ainsi la finale du livre, telle une finale symphonique, se déploie en plusieurs envolées déclamatoires. Souhaitant défendre l'éloquence de Jérôme face à ses détracteurs, Erasmus déroule sa propre éloquence. Après une succession de phrases interrogatives (« Qui débute plus habilement ? Qui expose plus exactement ? Qui narre avec plus de clarté, argumente de manière plus agréable et appropriée ? ... ») suit une série d'exclamations non moins élogieuses, avant qu'Erasmus emmène le lecteur époustoufflé sur des phrases plus longues et plus apaisées pour mieux reprendre ensuite en crescendo sur des comparaisons à l'allure de défi. (« Qui émeut le plus efficacement ? Qui loue le plus candidement ? Qui a une capacité plus grande de persuader?... ») La *confutatio* se termine sur quelques phrases brèves au mépris cinglant à l'encontre de « ces gens » qui ne savent pas admirer Jérôme, car ils « ne sont jamais descendus dans cette palestine » (237). Par sa puissance et son empathie, une réfutation de cette qualité ne peut que forcer l'adhésion.

Si la *Vie de saint Jérôme* d'Erasmus est bien une hagiographie, ainsi que le conclut André Godin, le lecteur est conduit à se réconcilier avec le genre tant le texte d'Erasmus est d'une beauté remarquable. Plus qu'un texte informatif, la biographie est une approche pleine d'affect et d'admiration, un récit sincère où l'auteur semble être un frère pour l'objet de sa quête. Le plaisir de la lecture de ce livre est

doublé par la présence côte à côte du texte latin et de son excellente traduction. Les notes marginales nous rappellent les *marginalia* des originaux de la Renaissance et si leur lecture n'est pas plus aisée que celle des notes de bas de page, elles livrent de précieux renseignements à tout chercheur potentiel. Il faut féliciter Alexandre Vanautgaerden qui dirige cette collection bilingue *Notulae Erasmiana*e et souhaiter grand succès à cette *Vie de saint Jérôme* en particulier.

Marie-Claire Phélippeau
moreana.editor@moreana.org